

PROPOS ONIRIQUES

A Minh

En 1635, Calderon a publié sa pièce *La vie est un songe*. J'imagine volontiers que le héros, Sigismond, a retenu l'intérêt de Sigismond Freud. Les deux Sigismond se sont peut-être même rencontrés au détour d'une promenade ou d'un rêve pour échanger quelques mots précisément sur le rêve... le songe... la vérité toujours insaisissable... ou sur tout autre chose.

« J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité. » (R. Desnos)

Songer à parler de ses rêves. Deux termes, songe et rêve, souvent confondus. Le premier, peut-être plus désuet ou nostalgique. Songe ou rêve ? « Songes, mensonges », dit-on. Alors, si les songes sont des mensonges !...

Depuis quelques minutes, Benjamin regardait le ciel. De longues minutes. Regard noyé dans un bleu qu'aucun nuage ne troublait. Rien pour arrêter ou accrocher le regard. Benjamin en était désespéré, attristé, presque égaré. Le ciel est sans limite. Vide ? Trop plein, trop saturé ? Au fond, pensait-il, le bleu du ciel est comme le sans couleur de la nuit.

Qui sait ce qu'est un rêve ? Tout le monde puisque tout le monde rêve. Mensonge, ment-songe diraient certains.

Le rêve dit-il la vérité et le songe ment-il ? Que signifie « la vie est un songe » ? La vie serait-elle cousine du mensonge tandis que le rêve parlerait de la vérité, de quelques vérités ? Un modeste brin de vérité surgit parfois au détour d'un vague récit quand s'insère une fausse note, c'est-à-dire la note juste, qui rompt la monotonie et l'ennui de l'écoute. Quand la *silhouette de vérité* entame l'inertie d'un discours qui tente de se constituer comme tel...

Il serait plus juste de dire : la vie a commerce avec du mensonge et le rêve avec de la vérité. Nuance de taille qui ne facilite pas la tâche. Brouille-piste apparent et, en réalité tentative d'un meilleur repérage. Le songe erre sans trouver de lieu et s'égaré en chemin. Le rêve, en revanche, nous habite, il parcourt le temps qui nous traverse, nous affecte et nous porte plus avant. Il se veut passeur hésitant de sens et témoigne de notre engagement dans l'existence. Sagesse invisible du rêve.

Benjamin : Sarah est donc morte. Voilà déjà quelques années. Sa mort a suivi la mort d'un autre et a précédé la mort d'une autre. De peu. Trois vies essentielles, trois morts non moins essentielles. Sarah est le nom de ces trois morts qui ont constitué ma vie selon des modes et des temporalités différentes. L'une des trois a pourtant une place à part.

Parfois, je me demande si Sarah a vraiment vécu à mes côtés, avec moi, si nous avons construit nos vies ensemble. Je sais que oui, je le sais de mon *savoir*. Mais au-delà ? Ce *savoir* ne rencontre pas toujours la conviction intime, l'absolue évidence. Était-ce donc un songe ? Non. Oui. Non pendant, oui après ?

Même si je ne la vois pas, dans mes rêves seulement je n'ai aucun doute de la présence de Sarah à côté de moi. Nous avons écrit une histoire commune à quatre mains. J'ai, au plus profond du corps, la certitude que mes rêves en disent quelque chose. Ils expriment ma vie en images et ce que je suis en images qui sont plus que des images. Pourtant, dès que je veux en parler, je sens que j'échoue, sachant pourtant que ces images sont des mots dissimulés. Et même, à dire ce que je dis maintenant, j'échoue. Je me manque.

Tant pis. J'accepte. Même maladroitement, on ne peut éviter de raconter ses rêves. Tenter de les dire est leur donner une chance de devenir plus que des rêves. Tant que je rêve, je rêve. Donc je dors. Mais dès que je ne dors plus, je ne rêve plus et cependant, le rêve est toujours là. Situation étrange car il s'agit de deux états différents. De quoi est constitué l'intervalle ? Fossé ou passage ?

Sarah morte, j'ai souvent rêvé d'elle. Mes rêves sortent des coulisses, lieux que le public ne voit pas et que le comédien oublie en scène. Je suis à la fois spectateur, décorateur, acteur, machiniste et éclairagiste. Je rêvais à la souffrance *obligatoire* que suscite la présence d'un autre et à toute la haine que j'ai pu lui porter.

La haine de t'aimer. Et je me demandais comment me libérer de ces liens amour-haine.

Je n'ai pas manqué d'y réfléchir et j'ai fini par m'autoriser à laisser ma pensée voyager où elle voulait. L'apaisement ne venait pas. Au contraire, les rêves s'enchaînaient.

Aujourd'hui, le calme, sinon la paix, m'habite, peut-être plus qu'il ne l'a jamais fait. J'ai retrouvé pour un temps des rêves plus *ordinaires*. Enfin parfois, des rêves de la vie qui est toujours quotidienne. Il n'y a pas d'éternité dans le quotidien. Mais au fond, le calme ne me va pas bien. Ce n'est pas la paix ; je n'en ai pas fini avec vous, Sarah, mes trois morts. Vivants, vous avez été l'essentiel de ma folie et ce qui m'a le plus heureusement dérangé. Je vous ai aimé vivants, et aujourd'hui ? Morts, je vous en veux !

Benjamin : Je ne suis pas allé à Auschwitz. A l'époque, j'aurais pu. J'avais l'âge. Mon père ni ma mère n'y sont allés. Mes oncles y ont été emmenés ainsi qu'une tante et deux cousines. Après, je ne suis jamais allé voir si Auschwitz avait existé. J'en ai tellement rêvé que je sais, d'un savoir qui ne peut se dire, qu'Auschwitz est inoubliable même pour ceux qui ne l'ont pas connu dans leur corps. J'ai lu, j'ai vu les images, le Film, les témoignages, les expositions qui exposent la déportation. Tout cela est important. Mais la seule réalité, ce qui en moi, dans mon corps, est réalité, sont mes rêves. J'en ai tant rêvé.

Comme cette jeune femme née après la guerre, vivant dans un pays où la déportation n'avait pas sévi, dont aucun membre de la famille n'avait été victime, qui ne cessait pourtant d'y rêver.

Je ne suis jamais allé à Auschwitz, ni pendant ni après. Pourtant, j'ai le sentiment de ne l'avoir jamais quitté. Ou plutôt, Auschwitz ne m'a plus quitté, même si je n'y pense pas. Alors, si la vie est un songe, le rêve n'est-il pas la vie même ? Vie intime, vie intouchable. Celle qui ne peut que se danser.

Sarah, tu es intouchable, vous êtes mon intime intouchable. Je vous rêve par delà la mort et ma vie qui continue. Et je danse dans vos regards, je le sais.

« Non mais je rêve ! » Curieuse expression pour dire : ce que je prenais pour vrai est mensonge alors que le vrai est dans le rêve. La vérité que tu me révèles est celle-là même que mes rêves dévoilent. Ce que tu dis de moi m'a déjà été dit dans mes nuits. Eveillé, je n'en crois pas mes oreilles. Vérité de la nuit, vérité du jour. La même, en un langage différent. Les images du jour sont-elles plus incroyables que celles de la nuit ? Vous, mes Sarah aveugles, votre cécité absolue qui ne fait plus la différence entre le jour et la nuit, distinguerait-elle, en dépit de tout, l'admissible de l'inadmissible ? Ne me dites pas que j'écris à des morts puisque, en rêve, vous m'affirmez le contraire.

Parfois j'ai le sentiment que mes rêves s'amuse à me perdre et parfois la conviction qu'ils m'orientent. Ils m'invitent à choisir un itinéraire nouveau si je veux bien faire un effort de déchiffrement où la logique se dérobe. Il peut m'arriver de céder à la tentation d'errer dans leur étrange géométrie. De m'y complaire. Et je pourrais aller jusqu'à dire : regardez-moi, plaignez-moi, si la honte d'en jouir ne me saisissait pas. Mais si, j'entends un rêve murmurer ma langue originelle et quelques mots plus proches, je me sens vivant.

Benjamin : Souvent, mes rêves mettent en scène celui qui sera ma vie lorsque j'aurai perdu la mienne, ma vie qui continue de devenir. Là est la raison de l'écriture. Sans doute, est-ce à lui que j'écris. Ce n'est pas moi qui le mets en scène, *Je* s'en charge à sa guise.

De quoi puis-je rêver lorsque je rêve d'un enfant, un enfant vivant ?

Réceptacles, creusets de ma vie et de tout ce que je suis, mes rêves ne mentent pas. Dans leurs images condensées et déplacées, je sais qu'ils ne s'embarrassent ni de ratures, ni d'ajouts dans les marges ou de didascalies.

Mais alors, comment ne pas faillir à ma vie éveillée ?

Claire dit : « Mes rêves sont plats. Si parfois j'y vois Victor, cet enfant, mort bien trop jeune, je ne ressens rien de ce que j'ai vécu avec lui. Rêves vides d'affects. Il me faut à tout prix retrouver, au moins dans ces images nocturnes, les sensations

éprouvées avec lui, de son vivant, puisqu'il est mort aujourd'hui. Continuer de ne voir que des images en à plat, images où manquent la chair et la troisième dimension me donne le sentiment qu'il n'a pas existé. Lui ai-je donné naissance ? Me serais-je trompée ? Illusionnée ? Abusée ? Quelques années de vie avec lui où les mots échangés étaient ceux de la tendresse et de l'amour n'ont-ils été que ceux d'un songe mensonger ? »

Claire aborde un rivage dangereux pour elle. Elle pensait qu'au moins dans ses rêves son enfant serait vivant. Or il ne l'est pas. Pire, elle sait qu'elle est sur une redoutable crête. Sur l'un des bords, la désillusion complète, sur l'autre la confirmation de *l'amour fou*, l'amour dans la folie car elle a été *folle* de son fils. Si cette part-là de sa vie est un songe, alors elle est passée à côté de toute sa vie. Si le rêve dit quelque chose sur le vrai, alors elle est aussi passée à côté puisque le rêve manque.

Sarah, j'ai tant rêvé de vous. Je n'ai jamais cessé de tenter de conjoindre songe et rêve. Y suis-je parvenu ? Je ne sais pas. Mais je suis toujours dans la vie, même si c'est avec quelque douleur. Je pense être davantage dans le rêve que dans le songe. Le rêve est mon allié. Je ne sens pas toujours ta chair ou ton odeur dans mes images de nuit, mais souvent, dans cette lumineuse obscurité, je sais, je pressens, je sens, j'ai la conviction de ne pas m'être planté dans ma putain d'existence. Mes Sarah, mon épaisseur, ma consistance, ma complétude. Et je ne suis pas passé trop loin de la place que vous m'avez offerte.

A quoi rêve-t-on lorsqu'on rêve d'un enfant ?

Parfois dans mes nuits, surgit une phrase énigmatique que l'aube n'efface pas. Une sorte de formule, un brouillard de mots se présentent comme un condensé qui me laisse en suspend. Si la vérité ne peut que se *mi-dire* – à chacun de se laisser porter par elle – elle est en peine de développement dans le rêve – à chacun alors de la déployer. Les phrases surgissant dans leur mystère, comme celle-ci par exemple « il fallait que ce soit un enfant de la guerre », ne peuvent rester en l'état.

L'urgence pousse à les dérouler et à les prolonger dans tous leurs possibles. D'ailleurs une phrase de rêve économise la moitié du travail, cette image de mots est déjà du mot, de la pensée en mots.

A quoi rêve-t-on lorsqu'on rêve d'un enfant ?

L'un dit : « Je suis un handicapé de l'enfance. »

Un autre : « Je fais des malaises de vérité. »

Quel rapport peut-il y avoir entre ces deux phrases, s'il doit y en avoir un ?

« Dit vrai qui dit les ombres » (P. Celan).

La vérité n'est pas stagnante au fond d'un puits. Et si elle est nue et impudique, elle gît nerveuse et s'agite, inaccessible depuis le premier matin. Déjà, elle ne reposait pas en paix puisqu'elle affrontait la dangerosité nécessaire de l'altérité qui se préparait.

Le rêve : *réalisation d'un désir infantile*. L'infantile réclame un soin extrême pour que l'autre devienne un allié à qui adresser sa parole et ses rêves puisqu'il est pressant d'exister. Comment être dans la certitude d'une existence s'accomplissant, comment être dans la vérité qui conjoint la demande et le sentiment d'exister. Peut-être est-ce dans la demande pressante que se dessine ce sentiment d'existence dès lors que cette demande est accueillie. Est-ce le désir qui pousse à la demande ? Ne serait-ce pas aussi la demande qui donne visage au désir ?

Pourtant, la vérité est nue, pas encore revêtue des vêtements du semblant ou des stratégies qui apprivoisent l'autre. Le rêve est nu. Sa nudité impudique convoque ce sentiment d'existence grâce à l'érotique qui donne sa valeur, sa *valeur*, il faut insister sur ce mot, qui authentifie le sentiment. Traces où l'angoisse des premiers temps s'est inscrite, traces fondatrices qui exigent l'oubli et qui tentent de se frayer un chemin vers la conscience par des voies détournées, transformées, transfigurées, méconnaissables, brumes de *Stimmung* (impressions), bords insaisissables de certitude. Chacun établit un rapport transférentiel à son rêve, le rêve comme *lieu supposé savoir*.

Voici peu, une femme me disait : « J'ai rêvé de cette image qui était en réalité une phrase : *à part moi mais à part lui.* » Peut-être faudrait-il l'écrire : *à part moi, mais, à part lui.* Ou bien : *à part moi... mais... à part lui.* La ponctuation est ici fondamentale. Elle est un élément structurel du rêve avant que le rêveur puisse se laisser porter par ses potentialités évocatrices. Elle n'en a pas dit plus. Je n'ai pas fait de commentaire et pourtant, depuis, sa phrase ne quitte pas mon esprit : *à part moi, mais, à part lui.* Fragments essoufflés, le souffle manque pour en dire davantage, pour mettre à la place des virgules le corps même de la pensée nocturne, le corps forcément impudique. Phrase où les virgules dissimulent, justement, l'impudeur. Mais, accepter l'autre ponctuation : *à part moi... mais... à part lui,* suscite une nuance. Moins violente, la phrase oppose une moindre défense, elle est même plus *invitante.* L'essoufflement disparaît au profit d'un flux régulier et poétique, d'une douceur séduisante. Elle reflète une tension qui déborde l'énoncé. Les points de suspension ne scandent pas cette phrase, ils dessinent la place d'un sujet en peine de mots, pourtant prêt à parler. Ils représentent les lieux où les mots manquent pour être dits, où les mots manqueront toujours pour que l'existence demeure en tension. Ils sont le souffle et non l'essoufflement. Ils sont la trace en transformation et en évolution d'une *jouissance* fondatrice. Ils sont la nostalgie de cette trace et l'esquisse d'un désir adressé, alors qu'il ne peut s'exprimer.

Existe-t-il une ponctuation dans les rêves ? Il n'y a pas à en douter mais elle est invisible, variable et instable. Ne serait-elle pas ici particulièrement évocatrice, le « point de surgissement du rapport du sujet au symbolique »? (Lacan)

Benjamin : J'ai rêvé qu'un homme me ceinturerait de toutes ses forces. Derrière moi, il m'empêchait de faire le moindre mouvement. Je voulais crier mais malgré mes efforts, aucun son ne sortait de ma bouche. Finalement, j'ai pu émettre une sorte de râle où je n'ai pas reconnu le son de ma voix. J'ai éprouvé une détente complète tandis que le rêve s'arrêtait. J'ai senti la force de ce corps contre le mien.

J'ai ressenti mes efforts pour m'en dégager, ma vie était là et j'avais peur. Dès avant mon réveil, sa valeur érotique était évidente. Rêve de corps mais de quel corps ? Un corps entièrement corps – ou presque – encore muet de mots, un corps qui serait coupé du mien aujourd'hui, si ce n'étaient ces traces troublantes qui troublent l'adulte exilé de son premier corps. Ce corps oublié, pourtant présent et inoubliable qui s'agite, infatigable, dans les méandres de la mémoire. Ce corps en proie aux forces pulsionnelles qui n'en peut plus de ne pas pouvoir, un corps-esprit emprisonné qui ne demande qu'à s'échapper, tout entier tendu vers un advenir et un devenir. Or, « les conditions de la formation des rêves » résident précisément dans ces « racines pulsionnelles » (Freud). Si leurs modalités varient, les pulsions n'ont pas d'âge. Exubérantes ou assoupies, compagnes fidèles ou non, garant de notre sentiment d'existence, elles nous assurent que la vie, entre la non- vie, existe.

Il n'est pas étonnant que la privation délibérée de rêve conduise à la folie.

Mais ce même corps devait éprouver la douceur des bras qui le rassuraient en le maintenant prisonnier.

Dire alors : j'ai rêvé de l'époque où mon corps, de toujours sensible à la voix, devenait érogène.

Madeleine, sur le divan, ponctuait régulièrement ses silences par : « Rien ne vient... je ne sais pas... ». Bribes de sons balbutiés, à demi avalés. Ces quelques mots essentiels, murmures de sanglots, étaient, sans nul doute, le résultat d'un grand effort pour dire au moins : « Je suis là, ne m'oubliez pas. » Ils traduisaient des tentatives pathétiques pour retrouver les mots qui ne s'étaient pas inscrits, faute d'avoir été entendus au temps où ils auraient dû l'être.

Madeleine disait ne pas dormir et donc ne pas rêver.

Madeleine s'empêchait-elle de dormir pour ne pas rêver ? Avait-elle si peur des rêves qui auraient pu surgir ? Ou alors lui manquait-il les mots nécessaires pour rêver ?

« Rien ne vient... je ne sais pas », a-t-elle répété tant de fois, comme une demande de mots qui, avant de pouvoir être dits, auraient été à entendre, ceux qui doivent s'inscrire sur le corps pour que puissent naître des images exprimant les masques du désir. Et pourtant, elle n'était pas sans désir et se savait exister. Ce savoir

s'exprimait dans ce « je ne sais pas... rien ne vient » qui traduisait en même temps « un désir de rien » (Lacan) auquel les rêves renvoient aussi. « Rien ne vient... je ne sais pas », esquisse d'une représentation impossible de la mort à laquelle ses parents avaient eu professionnellement affaire et qui devait les accompagner en famille. Madeleine ne pleurait pas, mais des larmes discrètes, comme échappées, mouillaient presque tendrement ses joues. Elle me disait au revoir avec un regard désolé, en haussant légèrement les épaules, comme lors d'une visite de condoléances.

Elle est ainsi restée prisonnière de sa vie comme d'un songe, jusqu'à ce qu'un rêve la surprenne dans un sommeil retrouvé. Premier rêve et premier sommeil ou première fois où ceux-ci pouvaient être reconnus et pris en compte ? Dès lors, et d'autres rêves surgissant, le sentiment de son existence s'est trouvé quelque peu changé. L'espace du rêve s'est dégagé de celui du songe, une part du « désir de rien » s'est déplacé, elle a pu le repérer dans les rêves. Là où jusqu'alors « rien ne vient » était entièrement pris dans le désir de rien, dans quelque chose d'« apparenté à l'innommable par excellence, c'est-à-dire la mort », (Lacan) est venu se glisser un espace où le désir commençait à ne plus être un mot vide. Madeleine met désormais en regard désir de rien et désir pour... et pose la question *pourquoi*.

Le rêve ne peut être réduit à son interprétation, il est mouvement psychique et se constitue en récit. Le rêve est un *style* de discours.

A quoi rêve-t-on lorsqu'on rêve à un enfant vivant ?

Ne serait-ce pas à la non- vie qui encadre la vie ?

Serait-ce à l'enfant, à l'infans en mouvement et en lutte pour *en sortir* (*struggle for life*), comme pour sortir de la non- vie et affronter sa mort ? Cet enfant-là survit en chacun pour mener le même combat.

« Les rêves [...] gardent souvent un point obscur [...]. C'est "l'ombilic" du rêve, le point où il se rattache à l'inconnu » (Freud).

L'ombilic du rêve ne s'éteint pas. Articulé au désir pour..., il est la vérité nue, impudique, et produit chez le sujet la certitude d'une existence qui ignore le temps. Tant que l'existence se déroule, elle cherche sa certitude. Elle ne se conjugue qu'au présent, et même au présent du *singulier*.

Le rêve parle vrai. Il parle du vrai. Le songe habille le vrai. Il trompe son monde. Il voile le vrai et par là même le dévoile partiellement. Il le rend sensible, désirable et redouté, imprévisible et presque étranger à soi. La vie est un songe.

Un matin, Sarah s'est réveillée d'un sommeil de cinq jours. Elle a parcouru des yeux le mur en face d'elle, reconnaissant les tableaux à la même place. Elle avait à cet instant le regard clair et étonné d'un enfant. Ensuite, elle a refermé les paupières. Moment dérobé au sommeil, semblable à un rêve déchirant l'inconnu : Sarah se savait chez elle. Fausse note juste. Le rêve bref suffit à effleurer le vrai dans une fulgurance. Soupire au milieu d'une portée où s'entend le souffle de la mélodie. Regarder le rêve dans les yeux, saisir son regard qui plonge dans vos yeux. Comment s'y dérober ?

Benjamin : J'ai rêvé d'une salle de spectacle. Je sais que Sarah est là mais je ne la vois pas. On me plante un poignard dans le dos, je ne saigne pas, je n'ai pas mal. Je ne trouve pas Sarah. Devant un comptoir, je dépasse une file de personnes. Un policier me laisse passer parce que je suis blessé. Puis, je voyage seul en train, sachant que Sarah s'y trouve. Défile un paysage de neige et d'eau. J'arrive dans une ville, le poignard toujours enfoncé dans mon dos. Je me perds. Je ne parviens pas à rejoindre Sarah.

Je n'ai jamais ignoré l'impossibilité de la rejoindre dans l'intime de son corps même lorsque sa jouissance et la mienne s'accordaient. Je me plongeais dans le regard d'eau qui était alors le sien à cet instant et à d'autres. Elle m'y attirait et je me noyais dans l'abolition tendre de moi-même. Moment de nostalgie enfantine. Alors, je finissais par fermer les yeux.

Pourquoi ferme-t-on les yeux des morts ? Leurs yeux sans regard sont-ils insupportables ? Serait-ce la mort qui nous regarde ? Les yeux des morts sont-ils des yeux avec trop de regard impossible à supporter au point de nous rendre aveugle ?

L'ombilic n'est pas représentable, même dans le rêve ; il en est la limite. Les yeux des morts n'appartiennent ni au rêve ni au songe. Le rêve s'arrête au seuil de l'intraduisible, au bord de l'inerte, même lorsqu'il se nomme cauchemar. Il s'arrête au point ultime où le désir pourrait s'abolir. Garant de l'existant, de l'existence et d'une vie possible.

La nuit m'est agréable. Je n'ai pas peur de m'endormir. Je m'attends toujours à visiter ce lieu familier et dérobé qui, éveillé, me portera plus avant, au moins jusqu'à la prochaine nuit. J'espère une nouvelle rencontre avec vous, Sarah. Elle ne sera peut-être pas heureuse, elle risque même d'être douloureuse. Mais si elle se produit, elle me conduira, à coup sûr, à la source originelle renouvelée car jamais tarie pour conforter le désir de vivre. Je le sais d'expérience et non de *savoir*.

Ainsi, de nuit effacée en nuit réussie, je trace un avenir qui ne m'échappera pas totalement puisque le présent n'a de sens que s'il transmet le présent-passé pour constituer l'avenir. Je déroule devant moi un temps dont j'aurai été éliminé mais dans lequel un enfant continuera de se débattre et de s'ébattre. A dire cela, je ne pense pas être dans le songe. Au contraire, le rêve comme garant trouverait là sa pleine fonction.

A quoi rêve-t-on lorsqu'on rêve à un enfant, à un enfant vivant ?

La transmission est un rêve. Accueillir le rêve en souriant, c'est accepter le désir de transmettre, de transmettre à son insu quelques bribes de vérité qui échappent. Pour ne pas s'échapper.

C. Spielmann

Juillet 2006

